

QUESTIONS D'UN PROFANE

On me prie de collaborer au premier numéro de cette Revue, et j'estime ne pas devoir décliner une aussi flatteuse invitation. Il n'est pas mauvais d'ajouter une unité au nombre, sans doute encore petit, des Européens d'Occident qui s'intéressent aux études finno-ougriennes. Elles m'intéressent en effet beaucoup, mais je n'i entends à peu près rien. Aussi me bornerai-je à suggérer aux gens compétents une direction de recherches, sachant d'ailleurs que je m'expose par avance à enfoncer une porte ouverte.

Dans leur étude *Zur phonetik der ungarischen sprache*, que je connais seulement par un compte-rendu de R. Gauthiot (*Bull. de la Soc. de ling.* XVI, p. cdiv-vj), MM. E. A. Meyer et Z. Gombocz ont signalé qu'en ongrois occidental (le témoin de langue est M. Gombocz lui-même, qui est né à Sopron) les occlusives sont « des fonèmes... en quelque sorte intermédiaires entre ceux du slave et du roman d'une part, ceux du germanique de l'autre : *p, t, k*, n'i sont pas accompagnés d'une expiration comme en allemand, anglais ou scandinave, mais ils n'i sont pas non plus en contact immédiat avec l'élément vocalique suivant (p. 22 ss.). Les lèvres de la glotte ne sont pas ouvertes comme chez des Allemands ou des Anglais au moment de l'explosion et il ne se produit pas d'échappement d'air, de *h* ; elles sont rapprochées déjà, mais ne vibrent pas encore : à peine si, parfois, elles se meuvent mollement. Au point de vue du ongrois, il s'agirait de savoir si une pareille articulation est occidentale seulement, c'est-à-dire propre aux parlars les plus voisins de l'allemand. Au point de vue général il est intéressant de saisir sur le vif un degré intermédiaire entre *p, t, k* et *ph, th, kh*. »

Voici maintenant les questions qui, me semble-t-il, viennent naturellement à l'esprit de qui lit le texte de Gauthiot.

Quid, non seulement dans les autres parlars ongrois, mais en vogoule et en ostiak, langues qui forment ensemble un sous-groupe, à côté du ongrois, dans le groupe ougrien ? ¹.

1. J'emprunte tous les faits à la *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft* de M. J. Szinnyei (collection Göschen).

Finno-ougr. commun **k* postérieur est représenté par vog. *k*, *x*, ost. *kh*, *x*, ongr. *h* ; **k* antérieur par vog. *k*, ost. *k*, *kh*, ongr. *k* ; **t* par vog. *t*, ost. *t*, *th*, ongr. *t* ; **p* par vog. ost. *p*, ongr. *f*. Je laisse de côté d'une part les faits très compliqués qui concernent les autres consonnes, spécialement **s*, **š*, **v*, d'autre part les alternances de sonore et de sourde en fonction de l'accent, visiblement parallèles à la loi de Verner et aux faits romans analogues (v. *Revue des langues romanes*, t. LX, p. 471-2), pour me borner à demander s'il n'y a pas autre chose qu'une coïncidence fortuite entre la prononciation de Sopron et cette sorte d'ébauche d'une mutation consonantique qu'on observe en ongrois commun, à un degré moindre en ostiak et à un degré encore moindre en vogoule.

L'habitude articuloire (parler à glotte ouverture) qui déclenche la mutation ne semble pas le fait de tous les Finno-Ougriens. Ceux d'entre eux qui l'ont prise la tiennent-ils de populations occupant le pays avant eux ? M. Setälä place le berceau de la famille aux alentours de la Volga moyenne (*La lutte des langues en Finlande*, p. 7). Les Ostiaks et les Vogoules se sont-ils mêlés à quelquel peuple déjà établi entre l'Oural et l'Ob ? mais quel était ce peuple, et quelle langue parlait-il ? questions peut-être encore plus difficiles que le problème lapon. Quant aux Ongrois, ils occupent un bout du vaste domaine où le consonantisme indo-européen s'est altéré et s'altère encore plus que le consonantisme finno-ougrien ; la prononciation de Sopron peut marquer un pas des occlusives sourdes vers les aspirées, ou au contraire une étape dans le passage ou le retour au tipe sans aspiration, — retour qu'on observe à une autre extrémité du domaine (flamand et ollandais, suédois de Finlande ; cf. l'arrêt de la mutation quand les Celtes ont quitté le haut bassin du Danube pour occuper la Gaule et les îles).

On sait quelle importance la plupart des linguistes attribuent à l'influence des substrats ethniques, démontrée de façon éclatante pour la mutation de l'arménien, moins bien attestée istoriquement pour celle du malgache, et encore moins pour celles de plusieurs parlars bantous. Tirer ces faits au clair, dans la mesure du possible — et cette mesure est peut-être assez large en ce qui concerne le ongrois —, serait rendre un grand service à la fonétique générale. Elle peut l'attendre des finno-ougrisans, qui ont déjà si bien mérité d'elle.

(Genève.)

Jules RONJAT.